

I N T R O D U C T I O N

En 1960, l'éditeur américain Harold HART lance sur le marché A Radical Approach To Child Rearing. En quelques mois, l'Amérique en fait un best-seller. Huit années plus tard, Micheline LAGUILHOMIE, que son long séjour en Nouvelle-Angleterre prévient d'un "cultural gap", rapporte en France pour les traduire, ces quelques trois cents pages qui, sous le titre Libres enfants de Summerhill connaissent un succès identique. Entre temps, peut-être à cause de son succès américain, l'ouvrage est édité en Angleterre, où l'auteur, A.S. NEILL, vit depuis de longues années et a déjà publié dix-sept livres. L'Allemagne, le Japon et plus de dix pays assurent à l'ouvrage une audience considérable. Nourriture spirituelle providentielle, témoignage de la clairvoyance des éditeurs, il aura suivi, dans son itinéraire, le raz-de-marée contestataire qui, né dans l'Amérique des hippies des années soixante, déferla huit ans plus tard sur les rivages européens, pour y mourir bien vite.

NEILL, aujourd'hui, n'occupe plus guère la scène des forums pédagogiques. Il y a là une éclipse qui, pour être posthume, n'est en rien la première, ni sans doute la dernière, dans le

destin d'une pensée dont l'un des mérites sera d'avoir traversé sans changer les modes pédagogiques, plus sensibles qu'elle aux turbulences socio-économiques. Summerhill est un "évangile" (F.M. HECHINGER 1972 p. 28) (a) : seule la foi summerhillienne traverse des crises. En effet Libres enfants de Summerhill conte "l'aventure" (M. MANNONI 1970 p. 8) d'une petite école privée anglaise, Summerhill, créée par NEILL dans le sillage du Congrès de Calais, et située à Leiston, dans le Suffolk. L'ouvrage décrit surtout les pratiques qui l'animent et, de manière plus floue, présente les principes pédagogiques qui les fondent. L'auteur expose aussi ses vues sur la société qui l'entoure, société répressive où ne se trouvent données à l'individu que peu de chances d'épanouissement. Or, dans la genèse des processus répressifs, NEILL désigne la responsable première : l'Education, qui transmet interdits et tabous. Cette pensée l'a installé, dans les années soixante-dix, parmi les chefs de file du mouvement des "néo-libertaires". En fait, dès 1920, il faisait figure d'auteur "d'ouvrages de combat" (V. DESCORDES infra p. 335). Cinquante ans de vie d'une école et l'assurance tranquille de ce vieillard, disent ainsi que l'alternative est possible. Summerhill est un "lieu sacré" (J. CULKIN 1972 p. 22), une "religion" dont NEILL est le "prophète" (F. HECHINGER 1972 p. 28).

Dans le tumulte louangeur, quelques voix s'élèvent pour dire leur agacement ou même leur mépris. M. RAFFERTY enrage et dit ne voir en "cette version néolithique de l'école" qu'"un rejeton...

(a) Pour alléger le texte, nous avons choisi d'indiquer ainsi les références utilisées. Pour les ouvrages de NEILL, le nom de l'auteur ne sera jamais indiqué. ~~Les romans~~, ni ses romans, ni ses contes ne seront utilisés dans le corps du texte. Pour les articles, la référence sera donnée in extenso. Lorsque plusieurs écrits d'un même auteur sont signalés pour la même année d'édition, un chiffre, figurant après l'année de parution, renvoie à la bibliographie terminale, et évite ainsi les confusions éventuelles. Pour tous les extraits d'ouvrages n'ayant pas fait l'objet d'une publication en français, les traductions sont de notre fait.

après deux siècles d'un accouchement spasmodique de la théorie imaginée par ROUSSEAU... premier charlatan en matière d'éducation" (M. RAFFERTY 1972 pp. 7-8). NEILL est "un corrupteur d'enfants" (ib. p. 7) et M. RAFFERTY préférerait "pour (sa) part enrôler (ses) enfants dans un bordel plutôt que de les envoyer à Summerhill (ib. p. 14). L'oeuvre de NEILL, on le voit, participe pleinement de l'"état à la fois luxuriant, confusionnel et conflictuel de la pensée éducationnelle contemporaine" (G. AVANZINI 1975 - 1 p. 205). Mais, entre l'enthousiasme des uns et l'attitude horrifiée des autres, peu de travaux ont été entrepris pour dégager plus objectivement les fondements mêmes de cette pensée. Son audience, pourtant, auprès des éducateurs comme auprès des parents, témoigne de ce que les thèmes abordés, au-delà de leur valeur intrinsèque, correspondent à quelques-unes des interrogations de tout adulte promu éducateur. Il s'avère ainsi important d'entreprendre, comme le demande M. AVANZINI dans une perspective d'élaboration de modèles mutationnels, un travail "d'élucidation" (idem).

Cette recherche de ce qui peut constituer un héritage, justifie à elle seule l'étude qu'on va lire. L'oeuvre de NEILL, toutefois, invite elle-même à sa découverte par la multiplicité de ses aspects. De sa longue vie, il aura passé quatre vingts ans dans les salles de classe, comme élève, instituteur ou directeur et aura écrit pendant près de soixante ans. Aussi y a-t-il quelque chose de fascinant dans cette pensée qui s'ancre de l'autre côté du siècle, qui aura connu les années vingt, années folles, s'il en est, de l'éducation, qui s'est fait entendre au Congrès de Calais, qui aura été contemporaine de l'extraordinaire développement des approches psychologiques, particulièrement psychanalytiques, de l'évolution de l'enfant, témoin de formidables bouleversements mondiaux.

Une plongée dans les oeuvres de NEILL constitue en elle-même une aventure singulière d'où le lecteur émerge, surpris, amusé et irrité, séduit et sceptique, fasciné et interrogateur. Surpris d'abord pour constater que, malgré son succès, NEILL est un inconnu ! L'homme profondément religieux et assoiffé d'absolu n'a guère été reconnu. Pareillement n'a-t-on guère senti et compris où s'étaient forgés ses idéaux et ses convictions. Ainsi fut-il pris pour un

disciple de REICH, ce dont il lui fallut se défendre (1967 p. 78), ou de MARCUSE, dont il n'évoque jamais les idées. Sa pensée est née quelques décennies plus tôt. Elle est pleinement héritière du mouvement d'Education Nouvelle, particulièrement anglais, tel qu'il fleurit dans les années vingt : il est avant tout un participant au Congrès de Calais.

NEILL séduit aussi par sa foi inébranlable en l'homme, par sa chaleur, son idéal, sa générosité... Il séduit par son humour permanent et, tout autant, par sa spontanéité. Il dit sans détour ses croyances, ses certitudes, ses doutes, ses peurs, ses rêves. Craignant sans doute que ses ouvrages et articles ne suffisent à faire la lumière sur ce que fut sa longue vie, il confie même à son éditeur, en 1972, une volumineuse autobiographie dont la rédaction était entamée depuis trente ans. Plus involontairement, il est présent derrière chacun de ses textes, chacune de ses affirmations. Cette spontanéité parfois devient naïveté et sa prise de conscience souvent l'alarme. Dès 1914, dans son premier journal, il constate que, croyant découvrir sa philosophie, c'est lui-même qu'il découvre (1975 p. 45). En 1920, il semble effrayé de ce que les portraits qu'il croque soient "aux yeux d'un psychologue, de sincères révélations sur son âme" (1920 p. 220). Il écrit comme viennent ses idées : ses premiers textes se présentent sous la forme même de journaux. Ceux dans lesquels le souci d'ordonnement le conduit à construire des chapitres ne verront guère émerger synthèse et cohérence.

La spontanéité est tout aussi présente dans la critique : incessante et systématique, ironique et violente, elle semble, chez lui, assurer sa dynamique même. Pourtant, pour méconnaître les évolutions et s'exercer parfois à vide, comme coupée de son objet, elle perd de sa force et semble comme destinée à masquer les difficultés d'innover. Les textes ont souvent des allures "fumigènes". Des croyances qui, pour se dire certitudes, refusent d'affronter les contradictions et de s'alimenter aux sources, risquent d'assurer, particulièrement en sciences humaines, la perte de ceux qui les défendent. "Je ne me vante pas, lorsque je dis que, bien que je fus

le disciple de plus d'un dans ma vie, je me suis arrangé pour échapper à toute idolâtrie... ma devise est : prends ce qui t'intéresse en chacun et rejette le reste et ne te laisse pas étiqueter comme appartenant à telle école, ce qui signifie la mort (1980 p. 24). Il y a là une prise de position qui ne l'assure en rien d'une quelconque objectivité scientifique. NEILL n'approfondit pas la pensée des autres et n'enrichit pas la sienne. Il la conforte d'éléments disparates. Son oeuvre n'est souvent qu'une réaffirmation véhémement de théories et croyances qui, pour ne rien perdre de leur humanisme profond, n'en risquent pas moins de sembler figées et, pour tout dire, bien pauvres au regard d'autres travaux. Cet immobilisme conceptuel s'illustre d'ailleurs particulièrement dans son habitude de reprendre, avec une indifférence singulière, ses formulations antérieures. Ainsi s'explique que Libres enfants de Summerhill puisse être simple compilation d'extraits de quatre de ses ouvrages sélectionnés par son éditeur américain, reprise d'une pensée inchangée parfois depuis quarante ans.

Mais, plus qu'il ne séduit ou agace, NEILL déroute, et le lecteur, après un survol de plusieurs décennies, peut ne pas être très sûr d'avoir compris les fondements de sa pensée. Sur ce dernier point, il a quelque excuse, puisque NEILL, lui-même, en 1953, après quarante années de réflexion ne peut que soupirer : "Il est alarmant de penser que j'ai écrit pendant des années sans avoir pu clarifier mes croyances et mes actions" (1953 p. 97). Tel est le cas en effet. Il ne s'interroge toutefois que rarement sur ses textes et s'accommode très facilement des contradictions qu'il dépasse le plus souvent par quelques traits d'humour. Certains l'ont bien vu, tel M. BOUMARD à propos des gros mots (P. BOUMARD 1980 pp. 98 à 103). Mme Louise BATES AMES en s'appuyant sur un incident de la vie quotidienne à Summerhill, note pour sa part que "NEILL bâtit une théorie sur la façon dont l'enfant pense et sur les prétendus besoins de ce dernier, puis, lorsque sa théorie est réfutée par l'évidence, il continue à traiter les enfants comme s'ils étaient ce qu'il les a imaginés être" (L. BATES AMES 1972 p. 62).

De ce fait même, l'oeuvre semble traversée de plusieurs discours parallèles que NEILL ne se soucie nullement d'articuler. L'un serait celui du rêve, des croyances, l'autre celui de la

réalité, qui réapparaîtrait comme à son insu. Cet aspect explique pour une bonne part pourquoi son ouvrage aura suscité des réactions fondamentalement opposées.

Clarifier la pensée pédagogique, telle sera, malgré sa difficulté, l'objectif premier de ce travail. Pour ce faire, et nous situant avant tout en historien des idées, nous tenterons de repérer les thèmes fondamentaux, d'en dégager l'origine et d'en montrer le devenir.

En un premier temps, nous considèrerons la vie et l'oeuvre de NEILL. Nous nous attacherons en particulier à mettre en évidence sa philosophie et à souligner combien être éducateur fut pour lui un engagement. Nous verrons ensuite comment cette philosophie l'a conduit à une critique implacable de l'Ecole, et, plus généralement, au constat d'une impossibilité d'éduquer. C'est en effet sur fond d'idéal contradictoire que se profile la pédagogie summerhiënne. L'étude de ses principes fondamentaux fera l'objet de notre troisième partie. Nous observerons enfin sur quelle représentation de l'enfance elle se fonde. Ainsi aurons-nous parcouru cette longue "aventure" où se mêlent rêve et réalité.

Analyser les grands principes avancés fera l'objet de notre dernier point. Nous serons ici plus critique et ne manquerons pas, pour appuyer nos remarques, de puiser dans la réalité quotidienne de l'école.

Les pages qu'on va lire surprendront souvent, feront sourire parfois. Il reste toutefois que, au-delà des errances théoriques de NEILL, elles s'efforceront de restituer son formidable et merveilleux message d'amour et d'humanisme. NEILL n'est ni un prophète, ni "l'ordonnateur d'un paganisme du genre phallique" (M. RAFFERTY 1972 p. 14), mais simple éducateur, homme de terrain, pris au piège du désir de théoriser sans recul, devenu moraliste malgré lui.